

# Un Entretien avec... Georges ENESCO

.....

Ecrire hier ce nom de treize lettres qui porte si triomphalement chance aux affiches, c'eût été encore, pour moi, évoquer avant tout le virtuose en habit noir, l'archet à la corde sur fond d'orchestre, à hauteur de quelque estrade internationale. Depuis hier, je connais un autre Enesco — un Enesco « paysan du Danube ». Mais de grâce n'allez pas chercher la nuance de ce terme dans La Fontaine ! Toute noblesse vient du peuple. C'est avec le geste même de l'ancestrale hospitalité de son peuple à lui qu'il m'a, lui-même, ce soir de février, ouvert la porte de son petit rez-de-chaussée parisien, qu'il m'a prié de prendre place dans le petit sanctuaire d'une vie de triomphes, devant le portrait d'une reine signé Marie, simplement, et de celui d'un roi du violon : Paganini ; enfin, devant le portrait de son fils suivant l'esprit de son art : Menuhin... Et ce petit sanctuaire a beau être situé rue de Clichy, à cent mètres d'un trottoir sur lequel déborde le torrent du music-hall, un apaisant silence l'investit, un silence qu'on imaginerait presque, Enesco présent, campagnard...

Il s'est maintenant assis, tout près de moi. Il attend peut-être une question. C'est plutôt moi qui attends une réponse.

Celle-ci, à peu près : « ... Ma plaine moldave, Monsieur, à champs d'orge et de maïs, des lambeaux de vieilles forêts sans lumière à ses horizons et de vieux villages effacés entre des bouleaux et des saules... Le mien est comme beaucoup d'autres. Comme beaucoup d'autres aussi — mais incomparable — cette maison sans étage, avec sa galerie de bois peinte où l'on faisait sécher les chapelets d'ignons au soleil. Plus loin, sur un tertre entre des acacias, il y en a une autre, plus vaste, petite gentilhommière rustique ; plus loin encore, une belle église dont les icônes d'or bougent dans les volutes de l'encens. Par la porte de la première de ces maisons, ma mère avait vu sortir sept petits cercueils. C'était le temps où de la musique s'éveillait autour de moi : ma mère, parfois, improvisait sur la guitare, et mon père, parfois, sur le violon. Le gardien des abeilles était joueur de flûte comme le dieu Pan. Des rustres en blouses blanches brodées de rouge et de bleu, chantaient des *doïnes* dans le crépuscule. Aux fêtes, des tziganes, des *lautari* passaient sur la route. Et l'on me menait alors à cette église que mon oncle, prêtre, emplissait de la splendeur sacrée des liturgies. Surtout, Monsieur, n'allez point trop chercher tout cela dans votre atlas d'enfance. Tout au plus entre la Séreth et le Pruth, deux affluents du Danube, trouveriez-vous Jasi et Dorohoï : Cracalia et Liveni Varnar appartiennent en propre à mes souvenirs... »

Chercher dans un atlas ! Comme s'il n'existait certaine *Rhapsodie Roumaine* dans laquelle tout ceci est musique. Elle est, cette *Rhapsodie*, datée de 1898. En 1898, Georges Enesco, qu'on appellera le Rhapsode, a dix-sept ans, et voilà dix ans déjà qu'il a dit adieu à Liveni-Varnar et à Cracalia. A trois ans, il lui avait fallu un petit violon à 4 cordes — à force de pleurs, il y a fait ajouter une chanterelle — sur lequel il réinventait la musique à son usage ; à quatre ans, on lui donnait un guide : Nicolai Chioru, lequel était tzigane ; à cinq ans, un professeur : Caudella, lequel était violoniste à Jasi ; à sept ans, un maître : Joseph Hillmesberger, lequel était virtuose à Vienne ; à douze ans, enfin, un autre maître, parisien, celui-ci : Armand Marsick. Mais en même temps que le violon, il étudie la composition. Car G. Enesco est avant tout compositeur. Il a toujours composé : à six ans, il en était à de petites danses et à quatorze à un Quintette pour piano et cordes. Mais maintenant, il travaille avec Gédalge, avec Fauré, avec Massenet. Et Massenet, bon prophète, lui a dit : « Vous êtes né symphoniste. »

Symphoniste, c'est encore le titre qu'il revendique ce soir et dès ma première question sur son *Œdipe*.

— *Œdipe, quatre actes, me dit-il, et dont chacun est comme un mouvement de symphonie. Par nature, j'aime les œuvres vastes où l'esprit s'assigne un but lointain, les œuvres à la mesure des paysages de là-bas faits de ciel et d'immensité. Et c'est dans ce sens que je termine une nouvelle symphonie, une Quatrième Symphonie que je médite de dédier, d'un cœur reconnaissant, à Gabriel Fauré.*

— Mais encore ! Comment l'idée de cet *Œdipe* vous vint-elle ?

— *Œdipe est le sujet de ma vie. Voici trente ans — c'était en 1906, et ma Symphonie en mi bémol venait d'être bien accueillie chez Colonne — voici trente ans exactement j'allai un beau soir entendre Mounet Sully ; je sortis de la Comédie-Française possédé.*

Cette tragédie de la lutte entre l'homme et son destin, cette tragédie la plus inexorable mais aussi la plus pitoyable de toutes, de quelle hauteur ne dépassait-elle pas les tristes faits divers qu'on nous sert en tableaux lyriques ! Je m'en ouvris alors à Lalo, qui, par l'intermédiaire de Lucienne Bréval, me mit en rapport avec Ed. Fleg. Fleg est un érudit, un hellénisant. C'est aussi un poète. Il me donna un texte copieux, touffu sur lequel je travaillai — en entracte de mille autres travaux. Vous n'ignorez pas qu'il existe déjà quelques Œdipe en musique...

— Celui de Sacchini... (Je n'ose ajouter : mais le plus certain souvenir qui reste de celui-ci, c'est bien cette plaisante remarque d'un critique du temps : « Au dernier acte trois spectateurs s'évanouirent, dont un oculiste. »)

— Celui de Purcell, celui de Lassen, celui de Weingartner...

— Et celui de Strawinsky.

— J'eus assez d'émotion, je vous l'avoue, en apprenant que Strawinsky s'emparait à son tour du sujet ; mais une cantate n'est point un drame lyrique, surtout quand cette cantate est à texte latin (au fait, pourquoi pas grec ?) J'en eus bien davantage, aux premiers jours de la paix, quand je sus que mes manuscrits, qui avaient pris le chemin de la Russie, s'étaient échoués... au Kremlin, où ils faillirent disparaître dans l'incendie révolutionnaire. Il fallut alors que M. de Monzie multipliât les démarches pour qu'ils me soient rendus. Cependant, j'avais obtenu de mon collaborateur un poème plus ramassé. J'en ébauchai la musique en moins de trois mois. Bien entendu, je la repris ensuite, page à page... Et j'en refis beaucoup, comme celle de l'entrevue d'Œdipe et du Sphinx, trop symphonique à mon gré : je lui ai définitivement donné, dans son chuchotement, l'impression blanche d'un cauchemar. Symphonique pourtant — j'insiste — c'est bien là le titre que je revendique pour cette œuvre de ma vie, dans laquelle j'ai mis tout mon cœur. Mais si je suis symphoniste, c'est, si j'ose dire, sans parti pris, comme est sans parti pris mon usage de leit-motiv : le sujet, le Destin m'y poussait.

— C'est d'ailleurs ce dont on a pu juger déjà par les danses entendues au Concert Colonne. Dans l'œuvre, où ces danses-là trouvent-elles place ?

— Au premier acte, dans le palais en fête pour la naissance du héros. Mais j'ai aussi fait entendre l'interlude symphonique du même acte, et qui introduit à cette croisée des chemins où un berger, en attendant la fatale rencontre d'Œdipe et de son père, joue naïvement sur sa flûte une cantilène qui a quelque écho de celles de mon pays...

— Alors, comment n'avez-vous jamais songé à porter à la scène un sujet roumain ?

— Voyons ! réplique G. Enesco en s'animant, j'y ai au moins songé vingt fois devant les vingt sujets qu'on m'a offerts. Et tenez, il y a une légende si belle, mais si difficile à faire admettre à la scène : notre reine Marie elle-même a beau n'y pas avoir réussi, elle n'en continue pas moins de m'attirer, de me hanter. C'est celle d'un Maître d'œuvre qui a une église à construire, mais telle que les murs n'en peuvent tenir debout que s'ils sont arqueboutés par une foi humaine ; ainsi, fait-il serment d'emmurer vive la première personne qui se présentera à ses yeux. Or, c'est le petit matin où les figures sont indistinctes. Une femme se présente : c'est celle qu'il aime. Pour faire tenir une œuvre — qu'elle soit de moellons ou d'accords — il faut la foi.

— Sans doute. Mais votre foi, vous l'avez inlassablement prodiguée, et je suis sûr dans des œuvres qui nous sont encore inconnues...

— Eh oui ! J'ai dans mes cartons (mais bien des choses y dorment longtemps) une Sonate pour le piano, une autre pour le violoncelle, une troisième « dans l'ambiance roumaine ».

— Et quand cela viendra-t-il prendre place à la suite des deux Sonates pour le violon, des deux Suites d'orchestre, du Quatuor avec piano, de l'Octuor, du Dixtuor et des chansons de Marot ?...

— Bientôt, si Dieu le veut.

— Une dernière question, si vous le permettez : l'infatigable globe-trotter que vous êtes retourne-t-il souvent en Roumanie ?

— Autant qu'il le peut. J'aime Vienne, cependant, qui reste une des patries de la musique. Et j'adore Paris, dois-je vous le dire ? Mais à Sinaïa, je vais faire mon petit Antée. C'est que j'ai eu la joie incomparable de voir, en ce pays qui n'avait que les doïnes de ses paysans, la musique jaillir, ruisseler de partout. Il a suffi, comme toujours, de la foi. Rien qu'à Paris, il y a aujourd'hui Stan Golestan, un bon ouvrier de la première heure, lui aussi, il y a Mihalovici, il y a Filip Lazar...

Et d'un long regard, Georges Enesco semble mesurer la route parcourue, la moisson engrangée.

Sur quoi je n'avais plus qu'à prendre congé. Mais avec la même noblesse « paysan du Danube » qu'il avait mise à m'ouvrir sa porte, il a tenu à m'accompagner jusqu'à son seuil.

Et je me fais, en gagnant à cent mètres ce trottoir de la rue de Clichy sur lequel déborde le torrent du music-hall, ce petit syllogisme à ma façon :

L'homme tient tout en son enfance.

Une enfance tient en un coin de patrie.

Une patrie, c'est une terre et des morts.

Sa terre et ses morts — sa patrie — le musicien d'*Œdipe*, citoyen de la terre des hommes, les porte partout avec lui...

**JOSE BRUYR.**